

A PROPOS DE NOTRE NOUVEAU ROMAN

" L'ENFANT DU PAYS "  
ET LA PSYCHOLOGIE ÉLECTORALE

Gaston Chéreau inaugure la série de nos romans de 1932 avec une œuvre de psychologie électorale. On ne saurait refuser à cet ouvrage un caractère d'actualité. L'année 1932 se présente, en effet, comme une année tout à fait exceptionnelle d'élections en France et hors de France, et les grands problèmes économiques et mondiaux où nos élus auront un rôle de décision doivent faire désirer que la Chambre prochaine se compose sur le plan des compétences, du désintéressement individuel, voire de l'abnégation locale. Bref, *L'Enfant du pays* — et ce titre du livre de Chéreau suffirait à déterminer l'élu de la région politique — doit faire plus que jamais l'effort de s'identifier sans réserve, sans calcul, sans ignorance avec l'intérêt national.

Voilà le rêve. Gaston Chéreau met certainement de grands espoirs, comme chacun de nous, dans les bonnes surprises que demain nous réserve. Mais son livre est fait des observations humaines d'hier et d'aujourd'hui. Gaston Chéreau a témoigné dans *Valentine Paquault*, dans *Champ-Tortu*, dans *la Maison de verre*, dans *la Maison de Patrice Perrier*, ces fortes œuvres, qu'il était un observateur direct et un analyste puissant des âmes, de ces âmes qui, dans la vie de province, n'ont point les dissimulations de Paris.

Dans *L'Enfant du pays* vous retrouverez le grand écrivain des précédents ouvrages. Gaston Chéreau est romancier loyalement, passionnément, sans concessions aux modes, sans nonchalance devant son art. Il est de ceux qui mettent dans leur effort l'ardeur d'une mission et lui donnent le sens de leur vie : « Me connaissant comme je m'aperçois, me disait-il naguère, je me demande ce que je pourrais écrire sur quelqu'un qui me ressemblerait. Du goût passionné pour trop de choses, pour toute la vie, qu'elle me dégoûte ou qu'elle m'enchantait, un appétit d'enfant pour le risque, quel qu'il soit, pour les voyages, pour la musique, pour la peinture, pour la sculpture, pour le plein air, pour les sports, pour le travail dans mon cabinet, un amour des bêtes — et je suis chasseur ! — enfin une série de contradictions inconciliables qui devraient m'écarteler. Du moins, ce qui me plaît le plus et, il me semble, ce pour quoi je suis fait, c'est encore le roman et, mieux : la peinture des types de la vie ; il y en a cinq ou six dans *L'Enfant du pays*... »

Cinq ou six types comme sait les faire vivre dans leur vie exacte le romancier de *Valentine Paquault*. Cinq ou six personnages centraux, hommes ou femmes, que vous reconnaîtrez sans doute tant ils se situent dans leur réalité sans artifice et sans parures. Mais le type le plus expressif autour duquel et pour lequel est fait le livre, c'est ce Julliauforie, saisi dans la politique locale comme Alphonse Daudet y avait découvert son Numa Roumestan.

Pas plus d'ailleurs qu'Alphonse Daudet, Gaston Chéreau n'a déterminé son personnage avec un souci de parti. La couleur politique du notaire, du conseiller général, du député Julliauforie, vous ne la discernerez point dans ce roman. La couleur, cela dépend des circonstances et des conditions d'une aventure électorale. Cela va et vient dans le prisme ou dans l'arc-en-ciel et ce n'est peut-être pas de grande importance.

« A la Chambre, disait un député, sauf deux ou trois douzaines d'extravagants, nous sommes tous à peu près du même avis sur l'essentiel des choses ; seuls diffèrent les expressions et l'accent. »

S'il était possible, Julliauforie serait de l'avis de tout le monde. Ce n'est pas un obstiné, ni même, dès qu'il n'est plus chez lui, un grand homme. D'aucuns pourront estimer, avec des circonstances atténuantes, qu'il n'est pas tout à fait un homme à scrupules. Mais c'est un bon garçon. C'est « l'enfant du pays ».

Vous prenez un Français moyen, ou même pas tout à fait moyen, ou même fort au-dessous de la moyenne, et vous en faites un député. Il ne faut point dire que tous les députés soient faits ainsi. Mais beaucoup, nul ne le contestera, sont improvisés de la sorte. Il n'est que d'entendre tels députés — mettons ceux qui sont au-dessus de la moyenne par l'éducation, l'instruction ou simplement le savoir-dire et le savoir-faire — parler de certains autres députés. Il apparaîtra même surprenant que, pour tant de membres du parlement, la « chose parlementaire », l'« humanité parlementaire » servent, dans les endroits où il faut de l'esprit, de thèmes à brocards tournés en anecdotes plaisantes.

On pourra dire que c'est, une fois de plus, la manie française de se railler soi-même. Mais sans doute encore y a-t-il cette autre chose : le senti-

d'expliquer leur échec, ce sont des factums de la même encre corrosive, du même esprit empoisonné.

N'importe ! Voici le candidat élu. Nous pouvons admettre que deux sur trois de ces triomphateurs, avocats sans clientèle, médecins de seconde zone, orateurs de sous-préfecture, bavards de comices agricoles, ne sont point nécessairement des aigles, des compétents, des adaptés. Pourtant ils sont censés tout savoir, mandatés pour tout résoudre. Nous ne leur abandonnerions pas le soin d'une affaire personnelle un peu difficile. Nous admettons qu'ils décident souverainement sur les intérêts de l'État. Parlons net : nous nous laissons impressionner par le fait qu'ils sont investis en oubliant les conditions de cette investiture, l'attitude, facilitée par le milieu, fait le reste : « Il était — nous dit Chéreau de son personnage — fait pour le théâtre, il le sentait. Jamais il n'aurait cru qu'il aurait pu vivre si loin de son pays et avoir tant de satisfactions. Une belle vie vraiment, et si facile. »

D'aucuns, cependant, ont cette obscure conscience que par eux-mêmes, par eux seuls, ils ne peuvent rien. Petite affaire. L'isolement, les débats intimes, la méditation, le cruel effort personnel de la décision, ce n'est point quelque chose de parlementaire. Il n'y a plus l'individu. Il y a le groupe, le groupe qui, lui, « sait » et décide. Et nul n'a plus à s'inquiéter de la valeur objective du vote qu'il donnera « par discipline ». Les Julliaufories feront des ministres et ne s'étonneront même point, un jour, de se trouver eux-mêmes ministres ou sous-ministres. Ils ont découvert qu'au fond ils ne se tirent point-être pas plus mal que d'autres de leur rôle de gouvernement. Des gens dont c'est le métier leur donneront leur compétence. Et si, dans un conseil d'une vingtaine de membres, il en est quatre, toujours à peu près les mêmes, qui savent tenir la tribune et grouper les majorités, ce gouvernement où des Julliaufories se trouvent ne sera ni meilleur ni plus mauvais que d'autres.

La politique, même la plus hardie dans ses idées, demeure conservatrice dans ses ambitions individuelles comme dans ses manœuvres et, ainsi, dans ses tentations extérieures.

Ici, nous touchons à ces « affaires » auxquelles peut se trouver mêlé un élu. Inutile, après les histoires récentes de commission d'enquête et de haute cour, de prodigier ici les commentaires. Mais Gaston Chéreau ne pouvait pas ne pas nous faire suivre son personnage jusque dans le péril de ces filets ou de cet enlisement progressif. Ce n'est point parce que l'on est le représentant d'une circonscription méridionale que l'on porte en soi une âme romaine. On dira, que, dans tout ce qui est humain, groupe ou entreprise, il existe un véritable déchet, et que, dans une assemblée d'hommes politiques, il peut bien se trouver quelques mauvais garçons. Mais le Julliauforie notaire en son village, député de sa circonscription, ne se présente point comme un mauvais garçon. Il suffit de le voir, au début du livre, disposer avec une joie d'enfant ses appâts dans sa petite chasse, négliger ses affaires avec celles de ses clients et se confier pour tout le reste à la providence des camaraderies. Avec cela, même si l'on ne sait pas marcher tout seul, on peut faire son chemin et devenir un personnage d'État aussi bien qu'un héros de roman.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Un roman comme celui de Gaston Chéreau avec toute la vie exacte, forte ou menue, inquiétante ou simplement pittoresque qui se développe autour des personnages ou qui naît d'eux prend une valeur de document social.

Et la vision donnée, l'impression retenue se feront plus décisives sans doute que ces leçons élégantes du moraliste, où trop souvent les théories réduisent la leçon brute des réalités.

ALBÉRIC CAHUET.

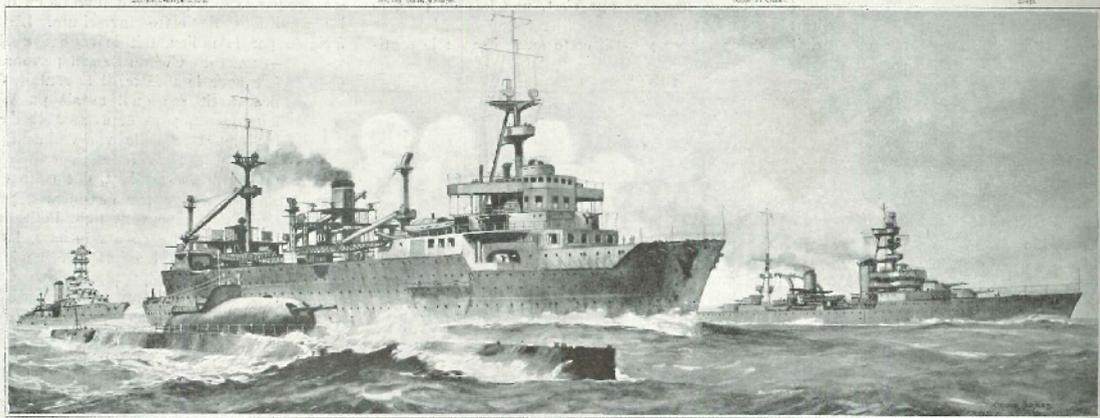
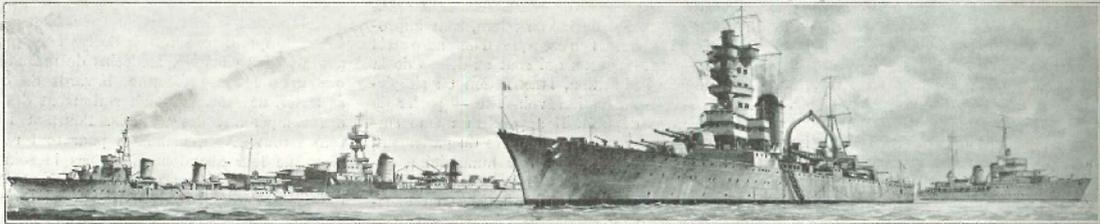


GASTON CHÉREAU.

ment que les moyens d'élection, la mise en scène électorale ont trop souvent ce résultat de faire d'un médiocre bavard de petit ceintre provincial, d'un raté de bouvardé mal en ses affaires un personnage dont l'opinion, demain, comptera pour la France et qui assumera, avec une universelle ignorance, les plus grandes responsabilités nationales.

Sauf, bien entendu, d'éminentes exceptions, le candidat supérieur, l'homme d'élite est lui-même transformé et réduit par l'atmosphère électorale. Il lui a fallu signer les affiches rédigées par la vilénie partisane ; il a dû, malgré les révoltes de son esprit, se prêter ou se laisser mêler aux manœuvres « indispensables ». Les plus paisibles, les plus enclins à la justice et à l'indulgence se sont laissés conduire à la haine du concurrent, du rival, de l'homme qui dispute le siège convoité et que son succès installera sur le plan d'où sera précipité le vaincu. Ainsi, des personnages dont la valeur dominante et la précieuse intelligence ne sauraient être discutées s'expriment-ils, devant le parti, le comité, l'électeur, avec le plus pesant humour de circonscription ou cette démagogie primaire dont on reste écœuré. Et quand il leur arrive non plus de célébrer leur triomphe, mais

NAVAL DEVELOPMENTS OF INTEREST TO THE COMING DISARMAMENT CONFERENCE: ADDITIONS TO THE FRENCH FLEET.



FIGHTING SHIPS OF UNUSUAL FEATURES ADDED TO THE FRENCH NAVY: NEW TYPES OF CONTROL-TOWER AND TRIPOD MAST, TURRETTED SUBMARINE, AND SEAPLANE-CARRIER.

Réduction d'une double page de l'illustrated London News présentée sous ce titre : « Exposé naval intéressant pour la prochaine conférence du désarmement : additions à la flotte française. »

LA FRANCE N'AUGMENTE PAS SES ARMEMENTS NAVALS

A la veille de l'ouverture de la conférence du désarmement, notre grand confrère anglais, l'illustrated London News, vient de consacrer à la flotte française une double page — dont on peut voir ci-dessus une reproduction réduite. C'est évidemment faire preuve du meilleur esprit journalistique que de réserver semblable place à un sujet hautement d'actualité bien qu'il puisse paraître surprenant que la seule flotte française ait aussi largement mérité les honneurs de notre confrère londonien. N'aurait-il pas été, en effet, plus frappant de présenter au grand public l'ensemble des flottes des différentes nations qui vont s'affronter pacifiquement à Genève? Cependant, la légende qui court au-dessus de cette double page se charge d'expliquer le traitement de faveur qui nous est accordé : « Naval developments of interest to the coming disarmament conference: additions to the french fleet », cela veut signifier en bon anglais, comme en bon français, que la France augmente sa flotte à la veille de l'ouverture de la conférence du désarmement.

L'importance même et la diffusion du grand magazine anglais nécessite une rigoureuse mise au point de cette affirmation inexacte, voire un peu simpliste, d'autant plus que les précisions de détail imprimées au-dessous de chaque navire représenté par le dessinateur anglais apparaissent comme nettement tendancieuses. Prenant prétexte du vote, par le parlement français, de la mise en chantier des navires compris dans la tranche 1932 du programme naval, le dessinateur de l'illustrated London News n'a pas craint, en effet, de faire figurer en bonne place des navires comme la Galissonnière et le Jean-de-Vienne, dont la construction est à peine commencée, puisque l'ordre de mise en chantier n'a été signé qu'à la fin du mois de novembre dernier! D'autres navires, présentés également comme en service, sont simplement en essais de Commandant-Pestie et le Duplex et certains même ne sont pas encore lancés (l'Algérie et l'Emile-Bertin)! Ainsi l'ensemble imposant qui ne peut manquer de frapper la vue et l'esprit des lecteurs de notre confrère anglais ne répond nullement à un prétendu accroissement de notre flotte: tout au plus peut-on dire que c'est une plaisante anticipation.

Au surplus, pour bien fixer les idées, qu'est-ce donc que cette tranche navale 1932 à propos de laquelle la puissance maritime de la France est présentée au monde comme alarmante?

Cette tranche comprend: 4 croiseurs de 7.500 tonnes de déplacement (Gloire, Marseillaise, Montcalm et Châteaurenault); 1 contre-torpilleur de 2.500 tonnes (Mogador); 1 torpilleur de 1.500 tonnes (le Hardi); 1 navire hydrographe (Amiral-Mouchez); une canonnière fluviale (Jouffroy-d'Abbots). Il n'y a vraiment pas là, en toute bonne foi, de quoi émoiwoir qui que ce soit. Les deux derniers navires ne sont pas des navires de combat. Les quatre croiseurs font partie d'une série de six navires dont deux (la Galissonnière et Jean-de-Vienne) sont compris dans la tranche 1931. Le contre-torpilleur et le torpilleur sont des navires d'étude; ils bénéficieront des perfectionnements dont l'utilisation des types similaires antérieurs a montré l'avantage. Cette tranche du programme naval répond à la nécessité de remplacement de navires hors d'âge, dans le cadre de la résolution de Genève du 23 septembre 1931.

Dans la catégorie des navires légers (croiseurs de deuxième classe, contre-torpilleurs et torpilleurs), notre marine, au 1<sup>er</sup> mars 1931, comptait 45.313 tonnes de navires hors d'âge. De plus, comme 6.790 tonnes de navires légers se trouveront dans le même cas d'ici le 31 décembre 1936 et que l'on compte quatre années environ entre l'ordre de mise en chantier et l'entrée en service d'un navire, il en résulte que, pour garder intacte notre puissance maritime actuelle sans augmenter nos armements navals, il nous serait nécessaire, entre le 1<sup>er</sup> mars 1931 et la fin de 1932, de mettre en chantier 52.133 tonnes de navires légers.

Or, la loi du 10 juillet 1931, ordonnant la mise en chantier de deux croiseurs de 7.500 tonnes, soit 15.000 tonnes, et la loi du 31 décembre 1931 (tranche actuelle) comprenant 34.000 tonnes de navires légers, l'ensemble des tonnages des navires de cette catégorie, à construire au titre des remplacements, s'élève, par conséquent, à 49.000 tonnes, soit 3.133 tonnes en moins que le tonnage que nous pourrions normalement mettre en chantier. Ajoutons que ce tonnage est inférieur à la moyenne des tonnages des tranches annuelles votées par le parlement depuis 1924.

Donc, la France, contrairement à ce que semble craindre notre confrère anglais, non seulement

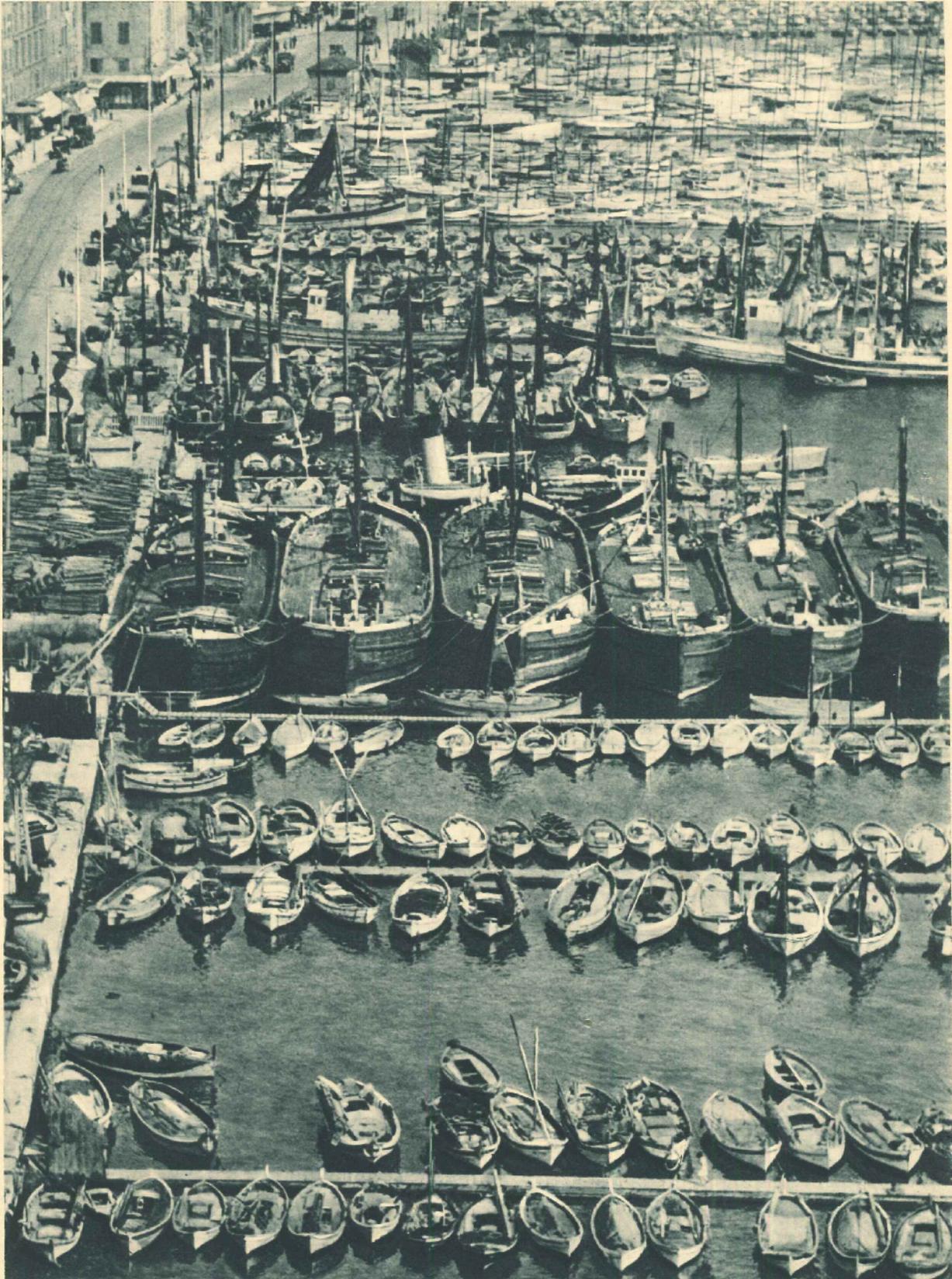
n'augmente pas sa flotte, mais elle n'a même pas du droit qui lui est reconnu de remplacer intégralement le tonnage de ses navires atteints par la limite d'âge. Cela dit pour rendre hommage à la vérité. — RAYMOND LESTONNAT.

LE R. P. DELATTRE

Le R. P. Delattre, archevêque de la primatie et chanoine honoraire de Carthage, qui vient de mourir à Tunis, le 12 janvier, au couvent des Pères blancs, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, était un archéologue de la plus haute valeur. Ses fouilles et ses études sur les civilisations punique, romaine et chrétienne qui se succédèrent dans la région de Carthage avaient depuis longtemps attiré sur lui l'attention du monde savant. Il était né à Deville, près Rouen, en 1850, et l'on a souvent souligné cette particularité de la naissance qui faisait de lui un compatriote de l'auteur de Salammbô. Ordonné prêtre à Alger en 1872, il avait été envoyé à Tunis par le cardinal Larigerie avec mission de retrouver sous ses ruines la grande métropole chrétienne antérisis florissante. Il se consacra tout entier à cette œuvre pendant plus d'un demi-siècle et devint bientôt le maître incontesté de l'archéologie carthaginoise. Dès 1890, il avait été nommé correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et il était le



doyen de ses correspondants français. Ses nombreuses communications y étaient des plus appréciées. On lui doit des ouvrages sur le Culte de la Sainte Vierge en Afrique, sur l'Épiscopat chrétienne à Carthage, sur Gamari ou la nécropole juive de Carthage, etc. Le produit de ses fouilles est venu enrichir le musée archéologique de la ville, qui lui doit quelques-unes de ses plus belles pièces. Le R. P. Delattre était officier de la Légion d'honneur. Le résident général de France en Tunisie est venu exprimer les condoléances du gouvernement français à M<sup>re</sup> Lemaitre primat d'Afrique, pour la perte du grand missionnaire qui avait si bien servi la science et son pays



Phot. Keystone.

LES « PANNES » DES « BARQUETTES » DE PLAISANCE DANS LE VIEUX-PORT, A MARSEILLE

L'un des plaisirs favoris des Marseillais consiste à s'en aller, les dimanches et jours fériés, voguer, au large du port, en de petites barques de plaisance dont les voiles blanches fleurissent alors la Méditerranée. Les jours ouvrables, les barques demeurent au repos dans le Vieux-Port où la foule innombrable de leurs coques légères se disposent régulièrement en rangs pressés le long de passages de bois flottants dits « pannes » et séparées par quelques mètres à peine des maisons de la ville avec lesquelles elles voisinent familièrement. Il y a parmi cette fourmillante et lilliputiennne Armada quelques tartanes de pêche et quelques lourdes mahonnes et cet ensemble compose, dans ce coin du Vieux-Port, un des plus savoureux et des plus pittoresques tableaux qui se puisse voir à Marseille, qui n'en manque point du resté.

## LES CURIOSITÉS D'UN MONDE LILLIPUTIEN

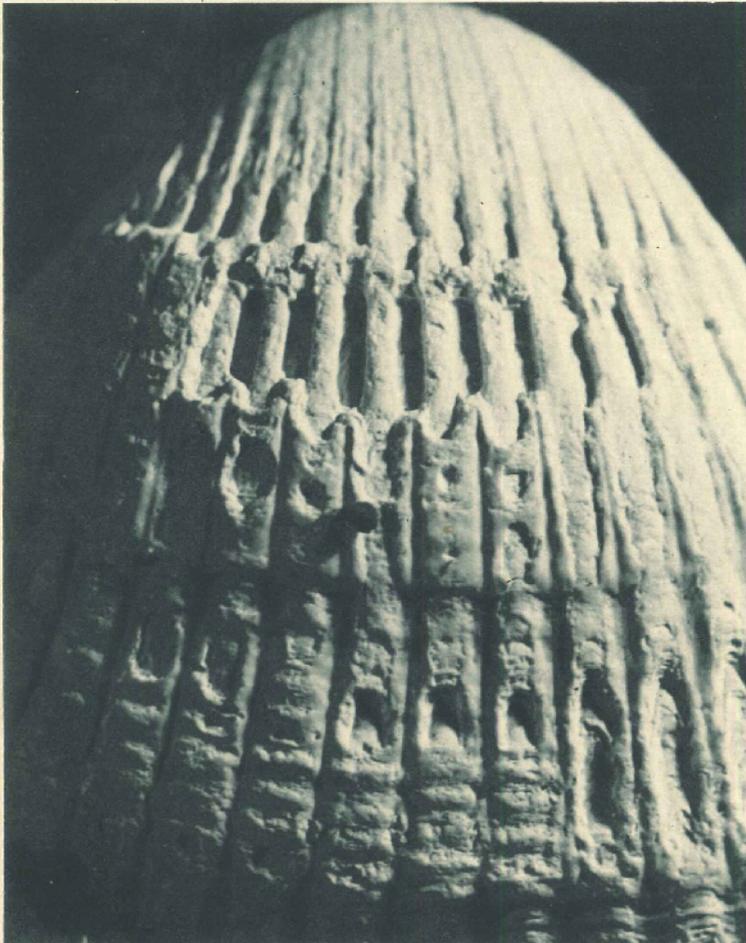
Un précédent article consacré à l'examen des menus détails du sol montrait, par quelques exemples typiques, que ce domaine aux proportions si réduites comparativement à la taille humaine est une véritable réplique de celui au milieu duquel nous évoluons. Mêmes caractères de nombreux paysages, engendrés par les mêmes actions, à tout le moins du simple point de vue contemplatif. Certains de ces sites, s'ils ne sont pas le résultat de l'assemblage de matériaux identiques, reproduisent des aspects analogues.

Dans la plupart des cas, ces paysages en miniature, considérés isolément et sans éléments de comparaison, peuvent fournir l'impression du grandiose, celle qu'éprouverait réellement un tout petit être placé en face d'eux. Mais un tel Lilliputien, que nous avons supposé précédemment et auquel, par la pensée, nous devons nous substituer, aurait encore bien d'autres sujets d'étude ou d'admiration d'un ordre tout différent.

Tout d'abord, dans certaines conditions déterminées, l'eau se présente sous une apparence particulière que nous connaissons bien : le phénomène si joli de la rosée. Le spectacle de ces myriades de gouttelettes étincelant sur les plantes au clair soleil du matin est familier à tous. Mettons-nous donc à la place d'un tout petit être se faufilant dans la puissante forêt vierge que serait pour lui l'herbe des champs, voire le gazon le plus soigné. Quelle vision déconcertante et magnifique s'impose à son regard ! Au-dessus de sa tête, adhérent comme par miracle aux vigoureuses formations végétales ou bien encore au soyeux et démesuré réseau d'une toile d'araignée où elles forment alors de fantastiques grandoles, d'énormes sphères translucides pendent et se balancent volontiers dans un équilibre qu'il jugera peut-être inquiétant pour lui ; d'autres, avec une forme quelque peu aplatie, reposent sur la surface, hérissée de longues pointes, de ce qui est pour nous un vulgaire brin d'herbe. Dans ces sphères, le soleil provoque d'éblouissants jeux de lumière en même temps que des phénomènes de réfraction et de réflexion y ajoutent l'image renversée du ciel avec les nuages et celle des objets environnants. Mais cette contemplation, notre



Un fragment de bois verroulu qui produit l'effet de quelque falaise calcaire (Montpellier-le-Vieux, par exemple) ruinée par les siècles.



Vestiges d'un art monumental disparu?...  
Non... une simple coquille rongée par le temps.

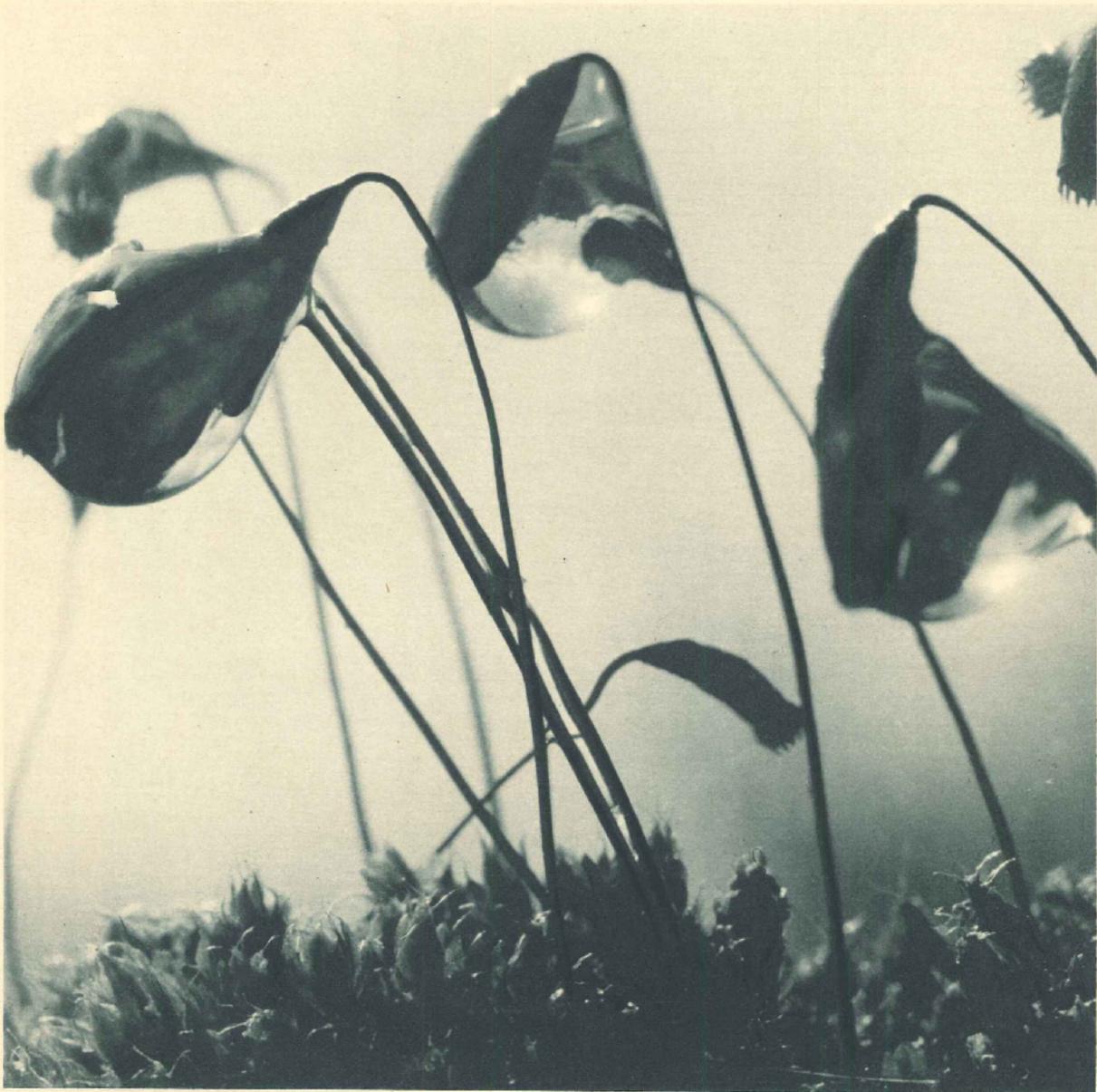
homme ne pourra guère s'y attarder longtemps, car bientôt, sous l'influence de la chaleur, l'évaporation de ces globes cristallins provoque leur disparition d'une façon quelque peu mystérieuse. Et si auparavant, pour se distraire, il a cherché à les briser par ses propres et faibles moyens, cette tentative aura été vaine : comme des balles élastiques, après avoir cédé un peu à la poussée, elles reprennent aussitôt leur forme. Tout au plus aura-t-il pu changer leur équilibre et, dans ces conditions, il les verra rouler, s'étirer et venir adhérer à d'autres objets ; tous déplacements à la suite desquels il restera convaincu, s'il n'a aucune notion de physique, que, sous cette forme, l'eau est un bizarre liquide qui ne mouille pas !

À côté de ces apparences et de ces faits dus aux phénomènes de tension superficielle et de capillarité, et qui sont constants puisque déterminés par les lois de la physique, la continuation de cette promenade va nous amener maintenant en présence de spectacles d'un autre ordre. Parmi les éléments d'une nature quelconque, des détails capricieux, car alors ils résultent de combinaisons multiples difficiles sinon impossibles à prévoir, donnent naissance soit à de surprenantes illusions, soit à de féeriques décors. Par illusions, entendons des aspects qui, étant réalisés par certaines matières, ressemblent à s'y méprendre, à l'échelle où nous les contemplons ici, à d'autres aspects de constitution totalement différente. De ces similitudes, il est aisé de se faire une idée à l'aide des quelques images accompagnant ces lignes. Par exemple, la photographie agrandie d'un vieux bout de bois verroulu ne peut-elle être prise pour quelque ruineiforme crête rocheuse dans une région calcaire ? Et il est vraisemblable que son escalade en serait tout aussi ardue ou périlleuse pour un homme moins gros qu'une fourmi.

Mais, surtout, le monde des coquillages nous réserve les effets les plus curieux ou les plus beaux, et le champ d'observation s'étend à l'infini. L'action prolongée des intempéries est tout à fait remarquable dans nombre de cas particuliers ; comme un habile et fantaisiste ouvrier, elle arrive petit à petit à réaliser d'étonnantes sculptures et d'autant plus qu'elle s'attaquera à des objets auxquels la nature se plaît déjà à donner une allure essentiellement décorative. La richesse et l'élégance des coquillages sont si connues qu'il est inutile de les rappeler. Isolément ou en groupe, entières, fragmentées ou rongées, ces constructions encastrées, au hasard de leur présentation ou de leur disposition, créent des palais, des voûtes d'une architecture prodigieuse et des bas-reliefs d'un art surprenant lorsqu'on les considère sous un angle démesuré ; les éclaircissements variés, les transparences de ces formations parfois si fragiles complètent encore l'effet d'aussi étranges ou merveilleuses visions.

Ne faut-il pas regretter de ne pouvoir, à volonté, nous rapetisser vraiment à l'échelle convenable pour évoluer un instant dans un tel domaine, digne des Mille et une Nuits?...

LUCIEN REDAUX.



Goutte de rosée de 3 <sup>mm</sup>/<sub>m</sub> de diamètre dans laquelle se voit l'image renversée du ciel avec le soleil et des nuages.



A la surface d'un brin d'herbe curieusement hérissé d'une véritable forêt de poils, les gouttes de rosée qui s'y sont déposés affectent la forme de globes aplatis.

LE SPECTACLE DES GOUTTES DE ROSÉE, SPHÈRES TRANSLUCIDES, SUR LES VÉGÉTAUX

*Photographies de Lucien Rudaux.*



#### UN HALLUCINANT PAYSAGE DE NEIGE DANS UNE FORÊT DE SAPINS

Dans l'ombre, des silhouettes blanches apparaissent monstrueuses et difformes, hors, semble-t-il, de l'humanité commune et des choses de la nature. On croirait, à voir cette assemblée d'êtres démesurés et tourmentés, qu'on se trouve, un soir de sabbat, une nuit de Walpurgis, par exemple, sur le sommet maudit du Brocken. Il n'en est rien. Ce paysage, au vrai, se situe dans le plus calme, le plus serein, la plus harmonieuse, si l'on ose écrire, des atmosphères ; et c'est en Silésie, à l'orée d'une forêt de sapins, qu'a été pris ce curieux cliché. La neige a recouvert les arbres et les a courbés en des attitudes étranges ; ainsi, on croirait distinguer, à droite, le muflé énorme d'un lion dressé ; au centre, cette masse imposante semble un étrange quadrupède au-dessus duquel se penche un dinosaure, et, çà et là, on aperçoit des mâchoires, des chevelures, des faces à demi bestiales, tout un grouillement inquiétant de cauchemar réalisé.



## COURRIER DE PARIS

## VULGARISATION

Les décorateurs modernes continuent à se plaindre de la coupable indifférence avec laquelle leurs contemporains accueillent leurs intelligents efforts. Il est évident que, dans certains milieux, la survivance de la vogue des anciens styles repose bien souvent sur un snobisme injustifiable. Quelques privilégiés — et combien rares ! — arrivent à s'entourer de chefs-d'œuvre du passé et à se constituer un cadre ancien d'une admirable homogénéité. Un tel résultat implique un goût extrêmement sûr, une érudition profonde et un budget considérable. Mais, pour quelques intérieurs de « style » qui sont de véritables bijoux, combien rencontrons-nous de homes désolants où s'affrontent les héritages disparates des siècles enfuis, rassemblés sans aucune logique comme dans un magasin de bric-à-brac ! La commercialisation intensive du salon Louis XV, de la chambre Louis XVI, du bureau Empire et de la salle à manger Henri II a créé de terribles malentendus esthétiques dans l'esprit du Français moyen.

Beaucoup d'honnêtes petits ménages bourgeois s'imaginent avoir mérité un brevet de bon goût lorsqu'ils se sont procurés ces grossières copies en série de meubles de musée qu'ils sont incapables de placer dans le cadre qui leur est indispensable et qui, d'ailleurs, ne répondent plus aux besoins d'un homme d'aujourd'hui. Dans cet ordre d'idées, le goût public est dangereusement faussé par la littérature depuis bien longtemps. Il est impossible de faire comprendre à nos contemporains que les belles ébénisteries des dix-septième et dix-huitième siècles que se disputaient les connaisseurs de l'époque étaient des efforts résolument modernistes encouragés par des mécènes intelligents. Si l'on accordait à nos décorateurs modernes le même crédit que celui dont bénéficièrent à leur époque les Boule et les Riessner, beaucoup de choses seraient changées dans l'art et l'industrie du meuble d'aujourd'hui.

Les débuts décevants de ce qu'on appelait en 1900 le « modern style » 'présentent encore lourdement sur les artistes qui s'efforcent aujourd'hui d'adapter nos demeures au rythme de la vie actuelle. Sous prétexte que les tâtonnements des novateurs ont été un peu fiévreux, on refuse de constater que le style d'aujourd'hui est arrivé à une solidité de lignes, à un équilibre de volumes et à une utilisation des belles matières qui imposent le respect. Il y a des meubles modernes ridicules. Pas plus ridicules, d'ailleurs, que les faux meubles Louis XV et que les faux bahuts Renaissance que se disputent les amateurs ignorants. Mais une décoration moderne bien étudiée — on a pu en voir un exemple dans ce numéro même quelques pages plus haut — peut lutter victorieusement armée égale contre tous les styles qui l'ont précédée.

Cette vérité élémentaire n'est pas encore reconnue par tout le monde. Le préjugé contre l'art moderne est si vivace dans la foule qu'on en trouve la trace dans les œuvres destinées à la masse. Dans les scénarios de cinéma, où tout est fait pour flatter l'opinion du plus grand nombre, on peut faire la piquante observation que voici : les héros sympathiques sont toujours logés dans des appartements où triomphent les styles anciens. Mais si l'on vous transporte dans un boudoir, un cabinet ou un studio modernes, vous pouvez être assuré d'avance que les individus qui l'habitent sont des aventuriers ou des traîtres. Aucun metteur en scène n'aurait le courage d'installer d'honnêtes gens dans un cadre inspiré de l'Exposition des arts décoratifs.

Heureusement, depuis quelque temps, je vois luire, pour les décorateurs d'aujourd'hui, l'aube de temps nouveaux. Je crois deviner ce qui va les sauver. Actuellement, alors que la plupart des maîtresses de maison continuent, pour garder leur prestige auprès de leurs amis, à acheter d'absurdes « copies d'ancien », leurs maris vivent dans des bureaux où les droits souverains de la logique et de la commodité imposent des solutions décoratives rationnelles qui ont fini par créer un style très solide et très pur. On ne traite plus de grandes affaires sur de frêles petits bureaux mal équilibrés sur leurs pattes d'araignée. Le téléphone, la

machine à écrire, le classeur perfectionné, le guichet, le coffre-fort sont des thèmes énergiques autour desquels on ne peut pas broder trop de variations anachroniques. Aujourd'hui, les grandes banques et les grands bureaux industriels offrent des architectures et des décorations d'une noblesse et d'une hardiesse qui empruntent uniquement à l'art de leur temps leurs éléments de beauté.

Eh bien, quand un homme d'affaires se sera accoutumé à vivre toute la journée dans ces cadres splendides et forts, lorsqu'il aura pris l'habitude du véritable confort, qui est fait de logique et d'harmonie, il éprouvera un choc de plus en plus désagréable en retrouvant le soir, dans son logis, le pitoyable musée d'antiquités mal assorties que le snobisme lui aura fait rassembler à grands frais.

LE SEMAINE.

## GROSCLAUDE

La disparition de notre excellent et regretté confrère Grosclaude rompt l'un des derniers liens qui unissent le journalisme d'aujourd'hui aux vieilles aimables époques de la chronique parisienne. Grosclaude est mort à soixante-quatorze ans après avoir, pendant plus d'un demi-siècle, répandu sa verve informée et sa bonnie humeur hérissée de « mots » dans les salons, les cercles, les salles de rédaction. Il était une vivante gazette qui se détachait avec élégance du « marbre » et de la « mise en pages » pour se prodiguer dans les cafés à la mode, dans les dîners, dans les salons. Né à Paris, il vécût les plus beaux temps d'une vie parisienne qui ne se répète plus.

Grosclaude fut du *Gil Blas* et du *Figaro* au temps de la plus grande célébrité boulevardière de ces organes parisiens et il collabora brillamment à *L'Illustration* en même temps que Caran d'Ache. Son premier volume : *Les Gaietés de l'année*, parut en 1886. Il fit la joie, il eut l'approbation de Jules Lemaitre lui-même, censeur déridé qu'amusa le jeu. Ce Parisien rieur et railleur n'était point de ceux qui s'enferment dans le boulevard où ils ont fait leur carrière. Grosclaude fut de l'expédition de Madagascar avec Gallieni et parcourut le Transvaal avec Cecil Rhodes. Mêlé aux mouvements de la « Patrie française », il ne donna toutefois à la politique qu'une ardeur tempérée de bon sens et de dilettantisme à la fois. Ses relations à Londres et à New York lui permirent pendant la guerre de rendre maints services au gouvernement français qui le chargea de missions dont Grosclaude rapporta une moisson d'observations utiles et de notes légères.

On s'émerveillait de trouver aussi vigilant toujours l'esprit que l'on connut si vif au temps de Rochefort, aux beaux jours d'Aurélien Scholl, de Mirbeau et, plus récemment, de Capus. Quand Grosclaude initiait, après la guerre, un de ses livres : *la Machine ronde a perdu la boule*, cette façon de présenter ses informations sur le monde actuel était moins près de l'extravagance que des réalités.

L'an dernier, dans ses *Mémoires d'entre-bombe*, l'humoriste obstiné, et si bien informé, évoquait les vieux Parisiens. Mais ce livre liait les temps nouveaux à ces époques anciennes. Les événements de la guerre y étaient même rejoints par les problèmes modernes et périlleux de l'après-guerre que Grosclaude traitait d'autre part dans *la République française* qu'il fit revivre, sous sa direction, pendant quelques années.

Ainsi ce chroniqueur, dont les débuts remontaient aux plus heureux temps du journalisme de l'autre siècle, conservait-il son rôle actif dans les entretiens d'aujourd'hui. Il a disparu soudainement, doucement, en pleine vie, sans s'apercevoir qu'il ne réaliserait point son rêve de finir centenaire.



## LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

## Médecins et chirurgiens moralistes

Les médecins et les chirurgiens ont beaucoup à dire quand il leur plaît de s'exprimer dans l'article ou par le livre. La somme considérable d'observations humaines qu'ils réunissent sans les chercher, par leur contact de chaque jour avec la douleur, fait d'eux facilement des analystes et des philosophes. L'un d'eux, récemment disparu et qui laisse un grand souvenir, le regretté D<sup>r</sup> Gustave Le Bon, a créé et longtemps dirigé une admirable série d'ouvrages de philosophie scientifique. Des disciples suivent la voie de ce maître et l'on doit, par exemple, de bien remarquables travaux au D<sup>r</sup> René Allendy qui vient de compléter son beau livre de 1927 sur le *Problème de la destinée* par de saisissants commentaires sur la *Justice intérieure*, ce mécanisme de l'inconscient humain puissant, en dehors de toute action humaine, ce qui échappe à la sanction des lois. Mystère de nos contradictions et qui, malgré tous les efforts d'éclaircissement, reste mystère.

Des entretiens plus familiers nous sont offerts par d'autres de ces praticiens dont on dit qu'ils sont des hommes de science et des hommes de l'art. Car je trouve cette double définition en des pages de verve du D<sup>r</sup> Charles Rey sur la *Médecine vraisemblable* : « Médecins de l'intelligence : science — médecins du cœur : art. »

Le rayonnement de leur mission porte ces hommes de science et d'art à s'intéresser à toutes choses. Ils aiment les livres, commentent les expositions. D'autres sont historiens et romanciers. Beaucoup, comme le D<sup>r</sup> Victor Pauchet ou le D<sup>r</sup> Pierre Vachet, l'auteur de *la Pensée qui guérit*, pratiquent la meilleure morale qui soit, celle du courage et de l'espoir. Même les plus spécialisés conservent un éclectisme de curiosités, et j'avoue mon plaisir fructueux à feuilleter les ouvrages où médecins et chirurgiens font en quelque sorte la chronique rayonnante de leur profession. J'y trouve des anecdotes, des pensées, des leçons de vie, et rien n'est aussi accessible aux profanes que deux ouvrages parus d'hier et publiés l'un par le D<sup>r</sup> F. Cathelin : *Autour de la chirurgie* ; l'autre par le D<sup>r</sup> Dartigues : *Parachirurgie*.

Je ne suivrai point le savant D<sup>r</sup> Cathelin dans les développements qu'il donne aux questions de technique pure. Mais je n'ai pas pu ne pas prendre un intérêt que chacun partagera à lire des souvenirs anecdotiques par quoi se détermine la conscience du praticien et s'explique l'instinct chirurgical. Les œuvres de savants nous offrent toujours un réconfort fait d'optimisme. Elles nous donnent l'assurance ou peut-être l'illusion — c'est la même chose — que nous pouvons vivre mieux, vivre vieux et continuer notre printemps dans notre été et notre automne dans notre hiver.

Dans un chapitre où il traite des œuvres de grands hommes pendant l'extrême vieillesse, le D<sup>r</sup> Cathelin nous montre que la vieillesse n'est pas toujours la décrépitude. Nous sommes évidemment ici dans le domaine de l'exception et ces cas, apparus autant chez les littérateurs que chez les savants, autant chez les tribuns que chez les hommes d'action, ne pourraient se rencontrer également chez les sportifs, car on se représente mal, en pleine action, un Lindbergh ou un Costes de soixante-dix ans.

Mais parmi les écrivains et les philosophes l'auteur de ces recherches peut citer : le Shakspéaire de *la Tempête* ; le Lamennais d'une *Voix de prison* ; le Ben Jonson du *Berger mélancolique* ; le Rousseau (devenu botaniste à soixante-cinq ans) des *Réveries d'un promeneur solitaire* ; Kant, qui, à soixante-quinze ans, écrivit *la Critique de la raison pure et de la raison pratique* ; Voltaire qui, à quatre-vingts ans, conservait toute la vigueur de son esprit ; enfin, notre Clemenceau, mourant nonagénaire, la plume à la main.

Parmi les artistes Wagner conservait à soixante-dix ans son génie intact ; Rameau composa jusqu'à soixante-dix-huit ans ; Goya jusqu'à son dernier jour ne cessa de peindre et il mourut octogénaire. La longévité est fréquente et tout à fait remarquable dans le monde des savants. Daniel Bernoulli conserva jusqu'à quatre-vingts ans toute sa tête et Condorcet écrivait de lui : « Ce qu'il a